

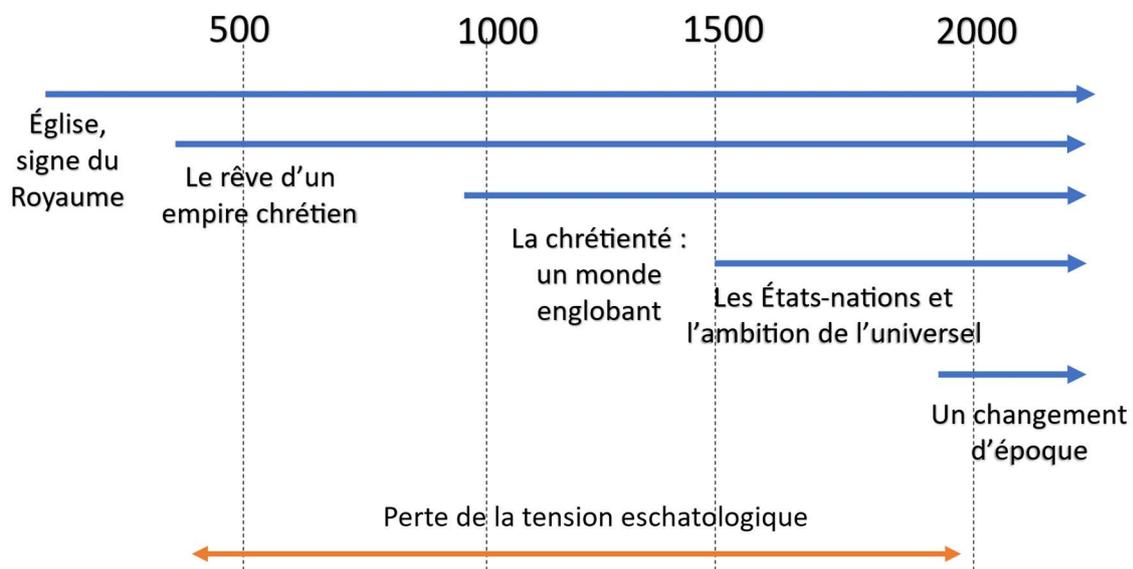
Un bref aperçu de l'histoire de la compréhension de l'Église par elle-même

5 novembre 2024

Table des matières

L'importance de l'histoire	3
Les grandes questions.....	3
Différentes époques et des périodes d'intenses changements.....	3
Avant Constantin : l'Église signe du Royaume	4
Des petites communautés dispersées aux réseaux structurés par l'épiscopat.....	5
Rites, pratiques et doctrines	5
Citoyens du ciel au cœur du monde.....	6
Au troisième siècle	6
Diversité et unité	6
Les persécutions	6
IV ^e siècle et suivants : le rêve d'un empire chrétien	6
Une nouvelle époque pour l'Église	7
Institutionnalisation de l'Église.....	7
Bouillonnement théologique et unification doctrinale : les Grands Conciles	7
Développement du monachisme, en Orient puis en Occident.	8
Vème-Xième siècle : Orient et Occident, le rêve d'un empire chrétien	8
En Occident.....	8
En Orient.....	8
« Estrangement » entre Orient et Occident	9
L'Occident chrétien à la fin du premier millénaire	9
XI ^{ème} - XV ^{ème} : la chrétienté, un monde englobant.....	9
Cluny et Cîteaux	9
La réforme grégorienne	10
L'Europe occidentale chrétienne	10
Un monde englobant.....	10
Cléricalisation de l'Église.....	11
Le dynamisme de l'Église médiévale	11
Faiblesses, malheurs et contestations	11
La question du salut et la dilution de la compréhension de la notion d'Église	11
Dissidences et contestations internes	12
La papauté mise en question.....	12
XVI ^{ème} - XIX ^{ème} : les Églises dans les États-nations et l'aspiration à l'universalité.....	12

Les réformateurs protestants et une nouvelle géographie européenne	13
Le concile de Trente et la Réforme catholique	13
L'élan missionnaire et le renouveau spirituel et ecclésial au XVII ^e siècle	14
Un renouveau spirituel et ecclésial au XVII ^e siècle	14
Les difficultés du XVIII ^e siècle	14
Les contradictions de l'Église au XIX ^e	15
Le changement d'époque en cours	15
Le renouveau au début du XX ^e siècle	15
Le Concile Vatican II	16
Églises en crise dans un monde en crise	17



Les grandes questions

- Rapport Église/Royaume
 - Quelle place pour l'Église dans la cité ?
- Universalité du salut et radicalité de la vie chrétienne
 - Tous les hommes doivent-ils être chrétiens pour être sauvés ?
 - Quel niveau d'engagement pour le salut ?
- Unité
 - Nécessité de la doctrine et des dogmes ? quelle régulation ?
 - Unité et uniformité ?
 - Hiérarchie et unité ?
- Organisation des Églises
 - Quels ministères pour quelles fonctions ?
 - Églises locales et liens entre elles
 - Églises et nations

L'Église aujourd'hui est secouée par une série de scandales liés en particulier aux abus sexuels, mais également d'autorité. Tout ceci s'inscrit dans un ensemble : raréfaction et vieillissement des prêtres, mais aussi des fidèles, voix inaudible dans les débats éthiques, sociaux, politiques et économiques, chute de son capital sympathie à la suite de trop nombreux scandales, ne nous faisons pas d'illusions, les modèles ecclésiaux qui nous ont précédés ne pourront durer. L'Église est en cours de profonds changements.

La bonne nouvelle que je voudrais annoncer dans ce cours, c'est que ce n'est pas la première fois dans l'histoire que l'Église doit se réinventer, et que si tous les chrétiens se mettent à l'écoute de l'Esprit, le changement permettra au monde d'après de percevoir quelque chose de la présence du Royaume à travers une Église radicalement nouvelle. C'est certainement la signification de la démarche synodale en cours, et nous nous ferions des illusions si nous attendions des décisions toutes faites et potentiellement clivantes, alors que ce qui essaie d'être à l'œuvre, c'est l'écoute de l'Esprit dans le temps présent

Le parcours d'aujourd'hui va traverser rapidement 2000 ans d'histoire, pour saisir à grands traits les tournants fondamentaux qui nous ont menés jusqu'à aujourd'hui.

L'Église existe depuis la mort et la résurrection de Jésus-Christ, sans doute en 30 de notre ère. Elle existe donc depuis bientôt 2000 ans. Il y a une distance énorme entre les quelques apôtres qui à la Pentecôte commencent à proclamer Jésus-Christ ressuscité et les milliards de chrétiens actuels, répartis sur l'ensemble du globe. Cependant, c'est toujours la même Église qui essaie tant bien que mal d'annoncer le Royaume.

Pendant ces 2000 ans, les chrétiens, assistés de l'Esprit Saint, ont essayé dans chaque situation concrète d'adapter au mieux les façons d'être au monde de l'Église. Pendant ses deux millénaires, le malin a opéré son travail de division, que les chrétiens n'ont pas su éviter.

Ce dont nous sommes les héritiers aujourd'hui, c'est de toute une sédimentation d'intuitions, de convictions, de structures, de façons de faire... que nous avons à accueillir comme émanant de l'écoute de nos prédécesseurs à la façon dont l'Esprit leur suggérait de répondre aux besoins de salut du monde dans lequel ils vivaient, mais avec la distance nécessaire alors que nous traversons cette crise de changement d'époque qui affecte l'ensemble de l'humanité.

Dans ce parcours extrêmement rapide de l'histoire de l'Église, nous essaierons de montrer les grands tournants qui ont déjà été pris dans l'histoire, le temps qu'ils ont mis à se déployer, les conséquences que les décisions prises de façon plus ou moins conscientes par les chrétiens de l'époque ont eu dans la suite de l'histoire.

L'importance de l'histoire

Les grandes questions

Tout au long de l'histoire du christianisme, les chrétiens en charge de l'annonce du Royaume se sont posé des questions récurrentes mises en exergue au début de ce chapitre ; mais elles sont toujours formulées de façons nouvelles et conjoncturelles.

Différentes époques et des périodes d'intenses changements

L'histoire de l'Église, écrite comme histoire des chrétiens, est marquée par des périodes d'intense travail d'enfantement, de redéfinition de la mission, de la façon de vivre en Église, et des périodes où l'Église est plutôt dans la mise en œuvre de ce que l'élan précédent a initié, voire dans le confort dolent des habitudes. Bien évidemment, tout est toujours un peu mêlé.

Un changement d'époque, une période de renouveau, c'est une situation de crise, de profondes mutations dans les façons de vivre et de croire. Ces périodes sont souvent liées à l'histoire globale des hommes et forcent l'Église et les chrétiens à se renouveler. Les grandes questions vont se poser à nouveaux frais dans ces périodes critiques, et des réponses circonstanciées vont y être appliquées. Ces choix conjoncturels vont orienter la suite. Il va s'en suivre une question fondamentale : qu'est-ce qu'on doit faire des décisions qui ont été prises dans des contextes particuliers ? Certaines d'entre elles doivent-elles être considérées comme faisant partie de ce qu'on appelle « l'essence de l'Église », ce qui entraînerait qu'elles ne sont plus discutables ? Si oui, comment discerner celles qui ne sont pas discutables de celles qui peuvent être amendées ?

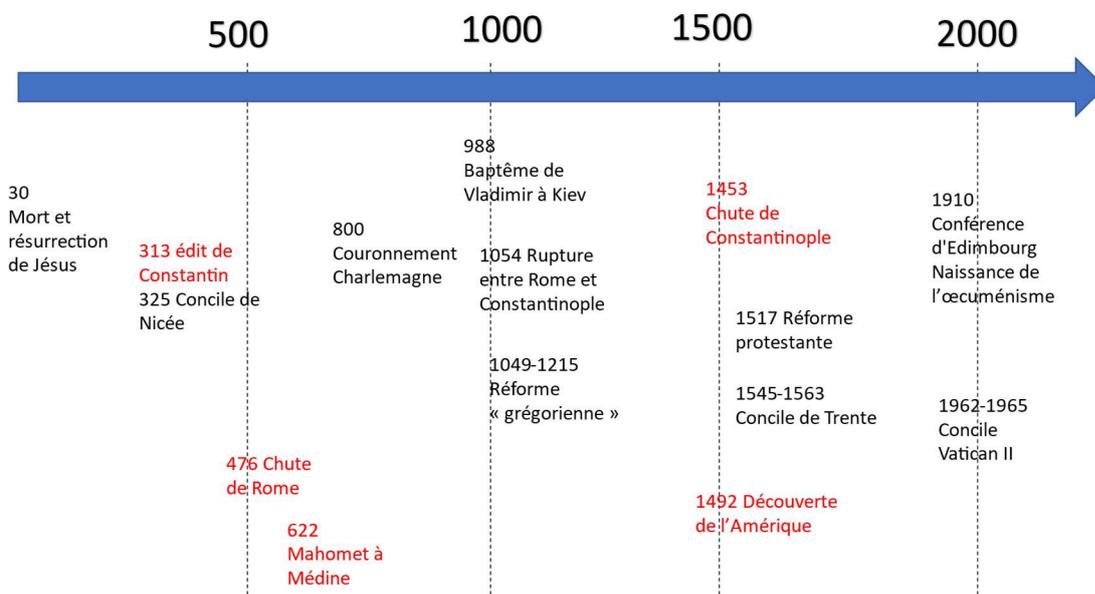
Ce discernement est un des enjeux les plus importants de la crise que nous traversons actuellement, tant l'Église a accumulé d'écrits, de règles, de dogmes, de disciplines, d'habitudes, ... depuis deux millénaires.

L'Église a déjà traversé plusieurs changements d'époque et de nombreuses crises, qui ont amené de grandes réformes. La plupart des historiens retiennent quatre grandes époques dans l'histoire de l'Église, entrecoupées de périodes d'intenses changements, parfois très longues également. On peut résumer l'ensemble dans le schéma ci-après.

Ces changements ecclésiaux sont aussi de profonds changements dans l'histoire du monde : monde méditerranéen au début de l'histoire de l'Église, monde occidental au début du deuxième millénaire, monde global à partir de la renaissance.

Mais les grandes réformes se font lentement. Certaines s'étaleront sur près de 2 siècles. L'expérimentation va souvent précéder la formulation.

À partir du deuxième millénaire, ce schéma et ce cours ne concernent que l'Église d'Occident.



Avant Constantin : l'Église signe du Royaume

L'Église des premiers siècles a dû faire face à divers enjeux : enjeux de sa survie alors que les persécutions sporadiques au début deviennent de plus en plus importantes, enjeux de s'inscrire dans la durée et donc de mieux déterminer ce en quoi croient les chrétiens, leurs façons de vivre, le contenu de leur foi, enjeux de s'organiser pour vivre l'unité au fur et à mesure qu'ils devenaient plus nombreux. Tout cela a façonné une Église qui à la fois est très différente de la nôtre, et à la fois l'a façonnée.

C'est une Église qui nous est lointaine dans le temps. À la fois nous avons beaucoup de témoignages, à la fois nous n'en savons pas grand-chose.

Il existe des courants de pensée qui tendent à idéaliser cette période de l'Église, comme étant celle d'une Église « vraie », « pure » ... Ce qui risque d'entraîner ce qu'on appelle des « biais » dans la recherche pour mieux comprendre cette Église primitive. Chacun, en quelque sorte, « voit midi à sa porte » et pousse la recherche dans le sens de l'Église telle qu'il aurait envie de la comprendre. Je vais essayer de donner quelques repères, tout en sachant que c'est un monde ou en très peu de temps s'effectuent d'énormes transformations.

Des petites communautés dispersées aux réseaux structurés par l'épiscopat

Jusqu'à la fin du II^e siècle, l'évangélisation se situe principalement dans l'Orient hellénisé, et la structuration de l'Église dont nous avons hérité est largement héritière de cette culture.

Au début du second siècle, l'Église est constituée de petites communautés qui se réunissent dans des maisons privées pour prier et célébrer le repas du Seigneur. La présidence était alors en général assurée par le chef de la famille qui recevait. Le modèle permettait une certaine discrétion, et donc d'échapper à la persécution. La propagation du christianisme se faisait de proche en proche. Par ailleurs, la doctrine et la pratique se mettaient en place progressivement à partir de noyaux isolés, donc dans une diversité assez prononcée.

Dans le monde grec, ces communautés se structurent en réseau dans un système de relations alimenté par la circulation des écrits, des personnes et de l'argent.

Petit à petit, à l'échelle locale et régionale, un système de hiérarchie se met en place. Le mot *episcopos* se met à désigner le responsable local de l'Église chrétienne, en charge de l'unité de cette Église et du lien avec les autres Églises locales. L'évêque préside le repas du Seigneur là où il est et délègue cette présidence lorsqu'il ne peut être présent.

Cependant, les structurations des Églises varient beaucoup d'un lieu à l'autre. Dans certaines Églises, la gouvernance collégiale perdure : il semblerait par exemple qu'à Rome le mono-épiscopat ne se mette pas en place avant le milieu du troisième siècle.

On voit apparaître dans les écrits (lettres d'Ignace d'Antioche) le terme « catholique », utilisé pour désigner à la fois l'unité et l'extension des communautés chrétiennes dispersées dans la structure de l'Empire et même au-delà.

Dans le monde grec, la conception de l'unité repose sur l'échange au sein d'un réseau de quasi égaux. Les différentes Églises des grandes villes sont représentées par leurs évêques qui discutent entre eux. La communion entre les Églises est symbolisée par le fait que l'évêque désigné par les croyants d'une ville est ensuite consacré par plusieurs évêques venus des environs.

Par ailleurs, on voit s'installer des Églises chrétiennes en Orient au-delà des frontières de l'Empire. De nombreux petits royaumes (Osroène, capitale Édesse) passent au christianisme. Il s'agit de conversions de tout un peuple, lorsque le souverain se convertit. On assiste donc en Orient à la naissance d'Églises « nationales » autocéphales, ayant leurs propres structures. Un certain nombre de ces Églises deviendront des « Églises orientales ».

Rites, pratiques et doctrines

Dans les premières décennies de l'Église, le contenu de la foi n'est pas un acquis. Les communautés se structurent autour du rite du baptême et se rassemblent pour le « repas du Seigneur ».

Les différentes Églises dispersées essentiellement dans le monde grec de l'Empire sont le siège d'un bouillonnement d'idées intellectuelles et théologiques. Les premiers écrivains chrétiens apparaissent (Irénée, Clément de Rome, Ignace d'Antioche,...) D'intenses discussions permettent de faire émerger

progressivement une doctrine chrétienne et une façon de vivre : une sélection de témoignages crée une chaîne d'autorité.

Les écrits de Paul, les premiers textes d'Évangile circulent. Petit à petit les textes du NT sont sélectionnés, le texte canonique est à peu près fixé à la fin du II^{ème} siècle. D'une façon générale, les textes retenus doivent pouvoir être reliés à un apôtre.

Citoyens du ciel au cœur du monde

Le christianisme est pour tous, les chrétiens se sentent missionnaires pour aller au bout du monde. L'expansion profite beaucoup des structures de communication de l'Empire romain, mais il va au-delà des frontières très tôt.

Le christianisme est à ses débuts un phénomène essentiellement urbain, présent surtout dans la partie orientale de l'Empire.

On est encore dans le début du christianisme. Les communautés chrétiennes sont certes présentes un peu partout, mais encore très petites et dispersées. Elles représentent en quelque sorte un « quelques-uns pour tous ». À la suite de Paul et de la structuration de ses communautés, les chrétiens choisissent de vivre au cœur du monde et d'éviter tout sectarisme. La tension eschatologique permet de vivre la foi dans la dispersion comme un passage sur la terre, de se considérer comme « citoyens du ciel ». Les chrétiens sont présents au monde « pour lui faire du bien », mais pas pour le conquérir ou le gouverner. En revanche, les communautés chrétiennes tentent de se gouverner elles-mêmes en faisant de la communauté chrétienne quelque chose du Royaume : service aux pauvres, accueil des enfants, ... : on est en présence d'une forte dimension eschatologique de la présence du Royaume sur la terre par le truchement de la communauté chrétienne. Cf l'épître à Diognète.

Au troisième siècle

Diversité et unité

À la fin du troisième siècle, en pleine persécution, des écrits de responsables de l'Empire romain font la différence entre « la grande Église », structurée autour des évêques, et les petits groupes locaux. Les différentes Églises vivent une certaine diversité dans leurs façons de vivre et de célébrer, ce qui finit par poser des questions.

À la toute fin du second siècle, la façon de fixer la date de la fête de Pâques divise les Églises. Après une large consultation et décision, une date est fixée. Alors que la majorité des Églises optent pour une définition de la date, quelques Églises décident de garder leur propre calendrier. L'évêque de Rome Victor, premier évêque latin, prononce des exclusions en direction des Églises qui ne se conforment pas à la date décidée. On considère cet événement comme la première affirmation effective de la primauté romaine.

Les persécutions

On voit apparaître la notion de « grande Église », celle qui est en communion avec l'évêque, alors que les communautés dissidentes n'en font pas partie. Un certain nombre de ces communautés dissidentes se caractérisaient par une exigence de perfection absolue de leurs membres, ce que la « grande Église » n'a jamais considéré comme le modèle correct de l'Église : les groupes trop exigeants sur une vie parfaite ne sont pas dans la « grande Église ».

Au 3^{ème} siècle, les persécutions des chrétiens deviennent de plus en plus violentes et systématiques : c'est le « siècle des martyrs ». L'Église devra se structurer pour résister face à la persécution et essayer de l'éviter le plus possible. Entre

IV^o siècle et suivants : le rêve d'un empire chrétien

En 313, Constantin arrive au pouvoir et reconnaît le droit à la liberté religieuse dans son empire (Édit de Milan). Malgré les persécutions, les chrétiens du 3^{ème} siècle avaient compris l'Empire comme un

lieu pour accueillir le christianisme, un écrin pour préparer la venue du Royaume de Dieu. Commence une époque ambiguë, dont nous commençons à peine à sortir, où le pouvoir politique et les autorités ecclésiastiques font alliance pour encadrer la vie religieuse, même si la relation n'est pas toujours facile et le rapport de force s'est plusieurs fois inversé.

Une nouvelle époque pour l'Église

Institutionnalisation de l'Église

Constantin accorde un soutien très large à l'Église dont il attend qu'elle l'aide à pacifier son Empire et favorisera la diffusion du christianisme, mais sous sa responsabilité et son contrôle. Exemple du Concile d'Arles en 314 (question du dogmatisme, lié à la réintégration des lapsi) et du Concile de Nicée en 325 (question de l'Arianisme). Il s'applique le terme de souverain pontife, directement venu du paganisme. Sous l'influence du pouvoir central, l'Église conforte ses institutions, dont certaines s'étaient progressivement mises en place durant les siècles précédents.

Les évêques reçoivent des pouvoirs de commandement sur leurs fidèles en matière religieuse et dans l'organisation ecclésiastique. La sacerdotisation du clergé se poursuit, séparant les clercs des laïcs. Les trois degrés du ministère évêques, prêtres et diacres, sont en place, même si le rôle des presbytres et des diacres peut varier d'un lieu à l'autre.

Au cœur de l'Empire, l'Église se structure en patriarcats : Antioche, Alexandrie et Rome, Constantinople et Jérusalem. (Hors de l'Empire, patriarcat de Séleucie-Ctésiphon en Perse).

Les réactions face à cette intrusion du pouvoir de l'empereur dans les affaires de l'Église furent variées. Pour certains (Eusèbe de Césarée), le bon souverain doit être le guide spirituel de ses sujets. Mais d'autres affirment que si l'existence même de l'autorité impériale est conforme à l'ordre divin, c'est aux évêques de définir la foi. Cette collusion entre Église et pouvoir politique et les conflits qui en résultent ne commencent à s'estomper que dans les dernières décennies.

En 330, Constantin installe la capitale de l'Empire à Byzance, « nouvelle Rome », qui deviendra à sa mort Constantinople. En 395 l'Empire est séparé en Empire d'Occident et Empire d'Orient, et en 476, l'Empire d'Occident disparaît.

Bouillonnement théologique et unification doctrinale : les Grands Conciles

À IV^e siècle, l'Église recueille et met en forme le travail doctrinal des siècles précédents, : le canon biblique est à peu près mené à terme, les principaux symboles de la foi sont formulés.

La célébration de l'eucharistie de plus en plus fastueuse. L'année liturgique se met en place, ainsi que la pénitence.

L'Église débattait en effet à cette période de grandes questions dogmatiques sur la nature du Christ en particulier. Les Pères de l'Église sont les témoins de l'effervescence intellectuelle sur ce point. Discussions sur la nature du Christ, sur l'Église en utilisant les concepts de la pensée grecque classique. Aujourd'hui, on parlerait d'inculturation de la foi chrétienne : à l'origine provenant du monde sémitique, l'Église installe la foi chrétienne dans le monde gréco-romain alliant la pensée grecque et le juridisme latin.

Les grands conciles œcuméniques sont convoqués par l'empereur, qui a besoin de l'unité doctrinale du christianisme pour maintenir l'ordre public. Tous ont lieu en Orient, donc en grec. L'évêque de Rome y est représenté au mieux par des légats.

Développement du monachisme, en Orient puis en Occident.

Dans les premiers siècles, l'omniprésence de l'hypothèse du martyr permettait à la fois de situer la vie chrétienne comme choix radical et à la fois de rester en permanence dans une perspective eschatologique, la vie individuelle comme l'existence même de l'Église étant extrêmement fragiles. Avec la fin des persécutions, cette tension eschatologique va s'amoindrir et par ailleurs certains souhaiteront un engagement plus radical à la suite de Jésus-Christ. Le monachisme va répondre au besoin des chrétiens de pouvoir vivre la grâce proposée par Jésus soit comme disciple, soit comme membre de la foule. Il offre à tous ceux qui en sont les témoins la visibilité d'une vie pour le Royaume et à ceux qui le désirent la possibilité d'un engagement radical à la suite du Christ.

D'abord excessif (les stylites par exemple), le monachisme va progressivement se réguler avec l'apparition des règles, en particulier en Occident, celle de Saint Benoît.

Vème-XIème siècle : Orient et Occident, le rêve d'un empire chrétien

L'idéal d'unité dans un Empire qui rassemblerait le monde chrétien et s'étendrait progressivement aux frontières du monde persiste dans l'imaginaire chrétien pendant des siècles, mais Orient et Occident le déclineront très différemment. Mais dans les deux cas, l'idéal d'un « empire chrétien » entraînera progressivement la perte de la tension eschatologique, la construction du Royaume de Dieu étant recherchée sur la terre.

En Occident

En Occident, dans l'Empire romain qui s'effondre, l'Église reste souvent la seule institution organisée devant les invasions, et les évêques vont être les protecteurs des villes. Le choix de s'investir dans l'administration de la cité est lié à la nécessité.

Très vite, il faudra se résigner à vivre avec les « barbares », dont beaucoup étaient en fait des ariens, c'est-à-dire des peuples qui avaient été évangélisés dans des Églises considérées comme hérétiques. On se rappelle que les « hérésies » concernent souvent les chrétiens qui ne se reconnaissent pas dans l'Empire.

La conversion des différents royaumes « barbares » au catholicisme va permettre de créer en Occident une unité au-dessus des États. Les rois se considèrent comme les chefs de leur Église dans leur État, mais les évêques, qui couronnent les rois, exercent un réel contrôle sur le pouvoir. L'Église latine a hérité de l'Empire latin ses capacités d'ordre et d'organisation, et elle va transmettre cette « romanité » à l'Occident.

Avec la fin de l'Empire, le niveau culturel s'effondre, et l'Église par différents moyens va permettre que les trésors de la culture, aussi bien latine que chrétienne ne se perdent pas. Ce sont d'une part les évêques, d'autre part les monastères qui seront les gardiens de la culture et les foyers intellectuels de cette période. Voir en particulier le cas de l'Irlande. L'Irlande avait été évangélisée avant les invasions et pour ce peuple rural, ce sont les monastères qui deviennent le centre de la vie ecclésiale, les évêques sont des moines. L'Irlande n'a pas été touchée par les invasions, et les trésors des monastères sont donc restés intacts, en particulier des livres et manuscrits, gardiens des trésors du christianisme.

Avec Charlemagne, c'est le rêve de la renaissance de l'Empire sous forme chrétienne qui se concrétise, avec son idéal de paix et d'unité réalisé à la fois dans l'Église et dans l'institution politique. Restructuration des diocèses ; réforme liturgique, renouveau intellectuel, poursuite de l'évangélisation (par la conquête).

En Orient

Ce qu'on appelle parfois les « invasions barbares » touche essentiellement l'Occident, alors que les structures impériales se maintiennent en Orient qui connaît aux VI^e et VII^e siècles une civilisation brillante. La vie ecclésiale est alors très dynamique en Orient.

L'empereur devient largement le centre de l'autorité chrétienne. C'est lui qui convoque les Conciles, et qui est le chef de l'Église, au prix parfois de querelle d'autorité avec les évêques.

Cependant, la volonté de Byzance d'être concrètement cet Empire chrétien que tous cherchent à réaliser (la deuxième Rome) n'est pas acceptée par tous. En Orient même, les séparations entre Églises pour des questions en apparence dogmatiques sont souvent des formes de résistance à l'autorité de Constantinople. De nombreuses Églises hors empire quittent la communion effective. La conquête islamique affaiblit considérablement le christianisme oriental, traversé de plus par la très grave crise iconoclaste du VIII^e siècle.

« Estrangement » entre Orient et Occident

Pendant toute la deuxième moitié du premier millénaire, et jusqu'au XII^e siècle, des affrontements et de polémiques récurrentes vont entraîner l'éloignement progressif entre les deux parties grecques et latines de la chrétienté.

Après la chute de Rome, Byzance cherchera à devenir la « nouvelle Rome », nouvelle capitale de la chrétienté, en s'appuyant sur les structures impériales encore solides en Orient. Ceci sera contesté par Rome.

Les premières excommunications réciproques auront lieu en 484, levées en 518. Fort de la force de l'Empire, le patriarche de Constantinople prend en 588 le titre de patriarche œcuménique, ce qui ne sera jamais accepté par les évêques de Rome, en particulier Grégoire le Grand (590-614).

Au VII^e siècle, l'Église assyrienne s'oppose à Chalcédoine, et sera considérée comme nestorienne par Byzance et Rome.

La crise iconoclaste a plutôt rapproché Rome et l'Orient, ce qui montre que les questions dogmatiques ne sont pas toujours ce qui sépare. Mais dès le siècle suivant, la question de la juridiction des nouvelles Églises slaves est l'occasion de nouveaux et violents affrontements. L'unité est rétablie en 880.

La crise de 1054 éclate alors que l'Empire est menacé par l'avancée turque. Les excommunications réciproques interrompent les relations entre les Églises. Ces affrontements personnels sont en fait révélateurs du fossé qui s'était installé entre Orient et Occident. Après 1204, la désunion est pratiquement définitive.

Les Orientaux contestent à Rome sa prétention à l'universalité sur l'Église. La question des limites de la primauté romaine sur les autres patriarches n'a jamais été réglée.

L'Occident chrétien à la fin du premier millénaire

La fin du IX^e et le X^e sont des périodes de chaos et d'instabilité : divisions de l'empire carolingien, invasions normandes, décomposition de l'État et installation du système féodal. L'évêque est seigneur vassal au même titre que les laïcs : juridiction, armée, impôts. Les charges ecclésiastiques n'étant pas héréditaires, les Seigneurs, empereurs, rois, ducs... investissent qui ils veulent et font consacrer par l'Église. Il ne faut pas oublier que les charges ecclésiastiques sont sources de revenus. Cela va jusqu'au siège de l'évêque de Rome. Une des époques les plus noires de l'histoire de l'Église. Le pouvoir politique laïc a pris le dessus dans l'Église, sa mission et son organisation. La Bonne Nouvelle est devenue instrument de pouvoir.

XI^{ème} - XV^{ème} : la chrétienté, un monde englobant

Cluny et Cîteaux

Les moines sont les premiers à réagir contre ces désordres et incohérences qui règnent dans l'Église. Ainsi, dès 910 en Bourgogne, une abbaye d'un type nouveau est fondée : Cluny. L'abbé est élu par les

moines. Indépendante vis-à-vis des seigneurs laïcs et des évêques, elle est directement soumise au pape. Sous l'impulsion de ses grands abbés (Mayeul (948-994), Odilon (994-1049) et Hugues (1049-1109) qui restaurent une vie monastique rigoureuse, son rayonnement s'étend bientôt à tout l'Occident. Alors qu'auparavant chaque monastère était isolé, ceux que Cluny fonde ou réforme sont systématiquement placés sous son autorité. Les moines clunisiens accumulent bientôt les richesses. En opposition à Cluny (où les moines ne se consacrent qu'à la prière), l'ordre de Cîteaux, fondé en 1098 près de Dijon, prône la pratique du travail manuel. Il est profondément marqué par la personnalité de saint Bernard (qui fonde l'abbaye de Clairvaux). Ce cistercien rétablit dans les monastères une vie austère, coupée du monde et s'oppose même à la décoration des églises.

La réforme grégorienne

Au milieu du XIe siècle, des moines, des évêques mais aussi des laïcs prennent conscience de la nécessité de réformer l'Église. On désigne sous le nom de « réforme grégorienne » l'ensemble des efforts accomplis principalement par la papauté entre le XIe et le XIIIe siècle pour réformer les mœurs du clergé et restaurer l'autorité spirituelle de l'Église. Les papes de cette époque sont des moines, et ils s'appuient sur le modèle monastique plus que sur le peuple chrétien pour réformer l'Église.

La Réforme commence avec le Pape Léon IX (1049-1054) mais le principal représentant de ce mouvement est le pape Grégoire VII (1073-1085).

Pour imposer sa réforme, le pape dispose de deux armes majeures : l'excommunication (exclusion de la communauté des croyants) et l'interdit (qui frappe les prêtres en leur interdisant de célébrer l'office).

L'Église (ou plutôt sa hiérarchie) doit être le pôle de légitimité du pouvoir, et la papauté se réforme pour assumer ce rôle au début du XIe siècle. Nicolas II modifie l'élection pontificale, avec la création du collège des cardinaux qui sont des clercs de la région romaine, soustrayant ainsi l'élection du pape à l'influence de l'empereur et des princes. Grégoire VII s'attaque aux maux du clergé : simonie (la vente des objets sacrés et des charges ecclésiastiques), et nicolaïsme (concubinage et mariage des prêtres), il soustrait le clergé aux juridictions civiles. Malgré la séparation entre clergé régulier et clergé séculier, ce dernier est de plus en plus façonné par l'idéal monastique (célibat en particulier). La séparation entre les clercs et les laïcs devient de plus en plus importante.

La querelle des investitures voit s'affronter le pape et l'empereur, obligé de s'humilier devant le pape à Canossa. Le droit pontifical triomphe, les papes interviennent dès lors en maîtres de la chrétienté, même si les affrontements reviennent périodiquement entre le pape et les rois.

Finalement, en 1122, par le concordat de Worms, le choix des évêques et des abbés est rendu à l'Église.

L'Europe occidentale chrétienne

Au XIIe siècle, en Europe occidentale, l'Église est tout entière sous l'autorité du pape. Celui-ci est élu par les cardinaux depuis 1059. Aidé par les services de la curie romaine (l'administration papale), il est en relation étroite avec les évêques par l'intermédiaire de ses légats (ses représentants). Il convoque des conciles (des assemblées d'évêques) et fait connaître ses décisions par des bulles (des lettres).

Un monde englobant

La chrétienté se caractérise par une unité symbiotique entre l'Église et le monde occidental. C'est un principe d'unité spirituelle et temporelle, politique et religieuse. Toute la vie de l'homme occidental du Moyen-Âge est placée sous le signe du sacré, la communauté humaine ne prend sens que dans sa

réalisation surnaturelle, le Royaume de Dieu. Les églises et cathédrales sont des maisons communes qui servent beaucoup plus que pour la liturgie.

La paroisse territoriale devient le lieu de la vie religieuse du peuple chrétien « ordinaire ». Les enfants sont baptisés « *quam primam* », la nécessité du baptême pour le salut éternel étant incontesté.

Dans l'année liturgique, le chrétien assume tout un passé religieux animiste qui remonte à la nuit des temps. Les traditions anciennes ont été christianisées et les fêtes chrétiennes ont été folklorisées.

Cléricalisation de l'Église

Dans ce monde chrétien, les non-clercs sont progressivement éloignés de toute possibilité de responsabilité ecclésiale : parole, enseignement, prédication.

Les laïcs sont progressivement éloignés de la pratique de l'eucharistie, la communion sous les deux espèces est réservée aux clercs, la communion fréquente disparaît, si bien que le IV^e concile du Latran 1215 impose confession et communion annuelle. La dévotion mariale prend de plus en plus d'importance et la participation à l'eucharistie est remplacée par l'adoration du Saint-Sacrement.

Dans ce monde englobant, la différence entre « tous » et « quelques-uns » sera la différence entre clercs et religieux, d'une part, et les laïcs d'autre part. La cléricalisation de l'Église devient de plus en plus forte, au point que dans la pensée et le langage « l'Église » devient « la hiérarchie cléricale de l'Église ». Dans cette chrétienté, l'état monastique constitue l'idéal du chrétien. On voit fleurir de nombreux ordres monastiques : après Cluny, Cîteaux et Clairvaux, on voit apparaître la Chartreuse, les Prémontrés...

En exigeant du clergé séculier le célibat, on l'éloigne du peuple chrétien et on accentue le processus de cléricalisation et de séparation entre clercs et laïcs.

On voit apparaître le droit canon qui régule la vie intérieure de l'Église comme société hiérarchique et théocratique. Le droit canon stipule que les clercs ne peuvent être déférés devant les tribunaux civils.

Le dynamisme de l'Église médiévale

Dans cette chrétienté dynamique, les arts et les études se développent. Le XIII^{ème} siècle sera celui de l'apogée du Moyen Âge. Les villes se développent.

Les Écoles monastiques perdent petit à petit leur primauté au profit d'Écoles épiscopales établies dans les villes : c'est le début de l'université, avec leurs différentes facultés : théologie (qui se séparera au XIV^e siècle de la philosophie), droit, humanités et médecine. Les grandes synthèses théologiques, telle la somme théologique de Thomas d'Aquin vont voir le jour.

L'architecture voit se développer l'art roman, puis l'art gothique. Les églises sont de véritables livres de pierre pour la catéchèse des chrétiens.

Enfin l'effort missionnaire et la défense de la foi ne sont pas oubliés, même si c'est par les armes qu'on vit croisades et missions.

XIV^e Siècle : Faiblesses, malheurs et contestations

Même à son apogée, la chrétienté a porté en elle ses propres contradictions internes. L'équilibre de la chrétienté comprise comme système social reposant sur la suprématie de la papauté a toujours été fragile.

La question du salut et la dilution de la compréhension de la notion d'Église

Au XIV^e, la relative prospérité du XIII^e fait place à des temps troublés : épidémies de peste, guerre de cent ans, difficultés économiques : la mort devient une obsession aussi bien matérielle que

spirituelle. La question du salut devient de plus en plus une question individuelle, et bien que toute la société soit structurée autour des institutions ecclésiales, la notion même d'Église se dissout. L'éloignement de la pratique eucharistique imposé au non-clercs et les querelles autour des modalités de la présence réelle entraîne *de facto* la disparition de la perception de l'Église comme corps du Christ. Les grandes synthèses de théologie médiévale (en particulier la Somme théologique de Thomas d'Aquin) ne comportent pas de traité sur l'Église.

Dissidences et contestations internes

La dissidence religieuse est souvent considérée comme hérésie, et elle est durement réprimée, en particulier par l'inquisition, créée pour combattre les Cathares (Albigeois). La chrétienté était un régime sinon totalitaire, au moins totalisant.

Plusieurs mouvements dissidents ont pris leur origine dans une protestation évangélique contre une Église considérée comme trop riche et sure d'elle-même. Valdo et les pauvres de Lyon. D'autres groupes, tels les Cathares manichéens, voient resurgir des doctrines étrangères au christianisme.

Les Ordres mendiants naissent également d'une protestation contre la vie de l'Église et portent une nouvelle façon de vivre au monde : ordres religieux urbains, pauvreté et rigueur évangélique.

Par ailleurs, l'esprit laïque se réveille. Les rois et princes ne veulent plus de l'intervention de Rome et des évêques dans leurs affaires (la Bulle d'Or en 1356 exclut le pape de la désignation de l'empereur). L'émergence des États-nations (France, Angleterre) relègue la question de l'Empire mais exacerbe la question du partage des pouvoirs.

La papauté mise en question

Sur le plan de la compréhension de l'Église, certains théologiens demandent à définir l'Église non comme l'institution cléricale, mais comme l'ensemble des croyants. (Occam, Wyclif, Jean Hus). C'est un des signes d'une transformation de la vie chrétienne : l'expérience personnelle prend le pas sur l'obéissance à la hiérarchie. C'est la naissance de la spiritualité. (*devotio moderna*), dans le contexte de l'affirmation de l'individu qui préfigure le monde moderne.

La papauté est fragilisée. Elle se trouve engagée dans une spirale centralisatrice et dépensière. L'installation à Avignon ne fera qu'empirer les choses et le retour à Rome se passe mal l'élection de 2 papes marquera le début du grand schisme d'Occident (1378-1417).

Théologiens, évêques et papes se déchirent pour savoir qui du pape ou du Concile détient l'autorité suprême dans l'Église (question du conciliarisme). Les deux conciles réunis sur ce sujet (Concile de Constance, 1414-1418 et Concile de Bâle, Ferrare et Florence, 1431-1442) ne pourront trancher une question qui reste à vif et ne permet pas d'affronter les aspirations à la Réforme pourtant évidentes dans le monde chrétien occidental.

En effet, la renaissance intellectuelle de la renaissance (Érasme) permet la redécouverte des sources grecques et latines, et le monde occidental vit dans l'effervescence intellectuelle et une nouvelle prospérité économique avec une vision optimiste de l'homme, créé libre par Dieu.

XVI^{ème} - XIX^{ème} : les Églises dans les États-nations et l'aspiration à l'universalité

On appelle en général « Réformes » le double mouvement de recomposition du christianisme occidental et de son rapport au pouvoir politique qui commence au début du XVI^e siècle et qui marquera l'ordre mondial jusqu'au XIX^e Siècle. Au début de la renaissance, on voit naître la géographie européenne du monde moderne. La France, l'Angleterre, l'Espagne deviennent des États dont les souverains s'affirment comme chefs de leurs Églises. L'empereur du Saint Empire romain germanique n'a plus beaucoup d'autorité sur une multitude de principautés allemandes

pratiquement indépendantes. La papauté se fait surtout remarquer par ses débauches et ses dépenses.

Sur le plan intellectuel et artistique, on assiste à une rupture radicale avec le Moyen-Âge, et à une profusion de créativité dans les domaines des arts, sciences et lettres sous l'influence de la redécouverte de la culture antique.

Dans ces conditions, les chrétiens souffrent d'une Église qui ne répond pas à leurs attentes et de la soumission à un clergé souvent médiocre. Malgré la vitalité des débats, les différents conciles de la fin du Moyen Âge n'ont pas vraiment traité les questions importantes. Cette ambiance explique le succès rapide des réformateurs, dans une Europe assoiffée de se libérer autant de la tutelle de l'Empire que de celle de la papauté.

Les réformateurs protestants et une nouvelle géographie européenne

C'est dans ce contexte à la fois de profond désir, de profond changement et d'immobilisme des responsables romains que les Réformateurs trouvent un terrain favorable.

Luther dont l'inquiétude était avant tout spirituelle se voit engagé dans la politique intérieure allemande. D'autres réformateurs, tels surtout Zwingli et Calvin organisent eux-aussi des Églises évangéliques.

La géographie de l'Europe se transforme. On ne peut plus parler de chrétienté, mais de pays catholiques ou réformés, suivant le principe *cujus regio, ejus religio* : les sujets doivent suivre la religion de leur prince ou s'exiler.

Petit à petit se crée en Europe des réseaux de lettrés et de savants, hommes d'État ou d'Église, qui peu à peu se substituent aux structures hiérarchiques de l'Église catholique pour fonder les bases d'un ordre international sécularisé. C'est le début de la diplomatie moderne.

Le concile de Trente et la Réforme catholique

Dans cette Europe agitée, il était temps que l'Église romaine réagisse. Les Conciles de la fin du Moyen-Âge n'avaient pas répondu aux questions en attente. Le Concile se réunit à Trente en plusieurs sessions de 1545 à 1563. Il est présidé par des légats du pape qui ne peuvent prendre de décision sans en référer à Rome. Peu d'évêques y participent, même si dans les dernières sessions une petite moitié des évêques européens ont été présents.

Le Concile a traité beaucoup de définitions dogmatiques sur des questions qui demandaient des précisions. Mais certaines questions ne sont abordées que sous l'angle de l'anti-protestantisme.

L'œuvre réalisée par ce concile est considérable : il traite en parallèle les problèmes de dogme et de discipline.

La Bible en latin est considérée comme la source essentielle de la foi ; la traduction de saint Jérôme, la Vulgate, est adoptée comme version de référence, unique et indiscutable.

Sur le plan du culte et du dogme, les sept sacrements sont maintenus, la transsubstantiation (transformation de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang de Jésus-Christ) devient un dogme tout comme sont réaffirmés le culte des images et, pour les prêtres, l'obligation du célibat.

Le concile recommande de mieux prêcher l'Évangile et la foi catholique.

Cependant, la vision de l'Église comme *Societas perfecta* et la compréhension de l'Église romaine comme seule véritable Église catholique contribueront à accentuer le côté sociétal de l'Église, profondément hiérarchisé.

Sur le plan de la discipline ecclésiastique, des abus importants sont dénoncés, comme l'absentéisme (des évêques qui n'occupent pas leur siège épiscopal ou des prêtres leur cure), la simonie,

l'incompétence des clercs ou les ordinations avant l'âge de 25 ans, et des solutions sont progressivement mises en œuvre. On prévoit en particulier d'ouvrir des séminaires pour donner aux futurs prêtres une meilleure formation intellectuelle et religieuse.

L'élan missionnaire et le renouveau spirituel et ecclésial au XVII^e siècle

Les grandes découvertes ont fait mesurer la taille du monde, et des missionnaires partent évangéliser les nouveaux peuples découverts dans un contexte où on considère que mourir sans baptême entraîne la condamnation à l'enfer.

Des religieux essentiellement débarquent aux Amériques des bateaux des colonisateurs pour évangéliser les populations autochtones, sans toutefois parvenir à les protéger des exactions des colons. Des Églises s'implantent très rapidement au Nouveau Monde et aux Philippines.

Un renouveau spirituel et ecclésial au XVII^e siècle

Le concile de Trente a donné au catholicisme la physionomie qu'il a gardé jusqu'au milieu du XX^e siècle. Les conséquences pastorales du Concile furent considérables. Sont publiés successivement le Catéchisme romain, le Bréviaire romain et le Missel Romain, qui impose un texte uniforme (en latin) pour la messe et supprime les liturgies locales.

Beaucoup d'évêques entreprennent une réforme pastorale, fondent des séminaires, visitent leurs diocèses, convoquent des synodes... Les séminaires sont créés en vue de donner au peuple chrétien des pasteurs de qualité. Des maîtres spirituels sont regroupés dans des ordres religieux – jésuites – ou sociétés de prêtres – Oratoire, Saint-Sulpice, Lazaristes... qui voient le jour. L'Église se réforme vraiment.

C'est le point de départ d'une évangélisation en profondeur du peuple chrétien : clergé mieux formé, catéchisme, mais également congrégations de laïcs... On assiste à une normalisation de la pratique chrétienne, très encadrée, autour de la pratique des sacrements.

La question de l'unité est traitée par l'uniformisation de la liturgie et des pratiques pastorales. Celle de tous/quelques-uns est traitée à travers la séparation entre clercs et laïcs.

L'époque est une période d'action apostolique intense, et la plupart des monastères sont soit fermés, soit transformés pour pouvoir réaliser des tâches apostoliques.

Cette époque est également celle des premières difficultés avec la science (affaire Galilée, mais également premiers pas de l'exégèse critique).

Enfin, un monde d'une telle vitalité ne peut échapper aux crises : la crise janséniste pose la question de la liberté et de la grâce. Le quiétisme met en cause la mystique dans un monde moderne qui recherche l'ordre.

La question du rapport au monde politique est particulièrement illustrée par celle du gallicanisme, qui comporte deux volets : vu des rois de France, il s'agit de garder la main sur la gouvernance de l'Église, en pratique la nomination des évêques. Pour les théologiens, il s'agit de savoir les préséances de l'Église de France ou du pape (nouvelle forme de la querelle sur conciliaristes et papistes, que le concile de Trente s'était bien gardé d'aborder).

Les difficultés du XVIII^e siècle

Dans l'Europe du Nord majoritairement protestante, la philosophie des Lumières est largement portée par des chrétiens soucieux de reformuler la religion selon des principes rationalistes, voire antis chrétiens. En France, en particulier la philosophie des Lumières attaque l'Église.

Le terme évangélique qui désignait au début les Églises protestantes d'Allemagne et de Suisse commence à se référer à des chrétiens qui mettent l'accent sur la dimension personnelle et radicale

de la vie chrétienne. L'expansion des évangéliques, très forte en Amérique du Nord, s'accompagne d'un grand dynamisme missionnaire, en particulier en Inde.

Dans le catholicisme, le dynamisme des missions en Asie se heurte à la prégnance des cultures locales, dont certaines sont déjà christianisées (rites malabars). La querelle des rites, en fait querelle entre la compréhension des jésuites du monde chinois et le zèle missionnaire de la plupart des autres congrégations, bannit le christianisme de Chine pour deux siècles. En fait c'est la Compagnie de Jésus qui est visée, dissoute en 1773.

Enfin, la révolution française s'accompagne d'un essai de création d'une Église nationale, suivie d'une violente campagne de déchristianisation.

Les contradictions de l'Église au XIX^{ème}

Il est difficile de parler de l'Église au XIX^{ème} siècle. La proximité rend difficile une prise de distance, et toute analyse tend à être partielle ou partiale.

Pour l'Église catholique romaine, particulièrement en France, et pour le monde chrétien tout entier, c'est un siècle de contradictions. Comment approfondir la foi chrétienne dans un monde qui se transforme rapidement (industrialisation, urbanisation en particulier) ? Est-ce par la résistance au monde et à ses sirènes, ou est-ce en allant à sa rencontre ?

Les deux attitudes seront présentes pastoralement, elles agiteront les écrits des intellectuels, mais il semblerait que seule la position de résistance par rapport à ce qui est intitulé « modernisme » soit autorisée par la hiérarchie romaine.

Parlons d'abord de l'extraordinaire vitalité de l'Église catholique en France : des séminaires pleins, des paroisses et une pratique chrétienne très encadrée, des centaines de congrégations anciennes ou nouvelles, une réponse aux besoins du moment par les « œuvres ». On parachève en quelque sorte la réforme tridentine, avec en particulier la généralisation du Missel romain.

Enfin, le XIX^{ème} siècle est un grand siècle missionnaire : des milliers de prêtres et de religieuses partent vers l'Asie et l'Afrique apporter la Bonne Nouvelle. (Remarque : les missions sont également d'une très grande vitalité dans le monde protestant).

Sur le plan des idées, l'agitation révolutionnaire du siècle et l'aspiration des peuples à la liberté ne peut pas ne pas influencer les chrétiens.

La question de la place du christianisme dans le monde se repose dans le nouveau contexte : une restauration chrétienne, voire une nouvelle chrétienté est-elle possible ? Doit-elle se faire dans un système politique royaliste, sous responsabilité de la papauté ? Doit-on séparer l'Église de l'État ? Dans cette effervescence, la papauté, particulièrement entre 1850 et 1870, opte essentiellement pour des condamnations, une intransigeance sur la pratique et l'ajout de nouveaux dogmes.

Le changement d'époque en cours

Le renouveau au début du XX^{ème} siècle

Cependant, malgré les condamnations et l'apparent immobilisme, il se passe beaucoup de choses dans le christianisme au tournant du XX^{ème} siècle.

Les lois de séparation, en particulier en France, accélèrent la réflexion théologique sur l'Église, la désengageant du modèle sociétal prégnant des siècles précédents.

Le renouveau monastique : les monastères qui avaient disparu d'Europe occidentale ou s'étaient éloignés de leur vocation première de prière refleurissent avec la redécouverte de la règle de Saint Benoît et de ses variantes cisterciennes. Le renouveau de la vie contemplative met au centre la liturgie. Pie X remet en valeur l'eucharistie comme centre de la vie chrétienne, en insistant sur la

communion fréquente, pratiquement disparue depuis le XI^e siècle et sur l'accès des enfants à la communion « dès l'âge de raison ».

La piété sous toutes ses formes retrouve ses droits : pèlerinages, neuvaines, rosaires...

La question sociale est maintenant examinée dans ses dimensions économiques et systémiques, et pas seulement sous l'angle de la charité et du service des pauvres. On voit apparaître la réflexion de l'Église officielle avec des encycliques, pendant que naissent à la fois un patronat chrétien et des syndicats ou associations d'ouvriers.

Sur le plan intellectuel, les difficultés avec la hiérarchie romaine n'empêchent pas une grande effervescence intellectuelle : progrès de l'exégèse critique, renouveau du thomisme, redécouverte de la richesse des Pères de l'Église, rencontres avec les trésors des Églises orientales, ouverture à la pensée des autres confessions chrétiennes...

C'est dans ce renouveau à la fois spirituel et intellectuel que les chrétiens trouveront les ressources pour affronter les grandes crises du XX^e siècle, en particulier les deux guerres mondiales

Le Concile Vatican II

Le Concile Vatican II a été réuni dans le contexte de ce renouveau ecclésial.

Mais il ne constitue qu'une étape. S'il peut nous donner des repères pour aborder le XXI^e siècle, la lettre de son contenu ne saurait suffire comme feuille de route dans un monde qui évolue très vite.

La lecture du plan de *Lumen gentium* montre combien à la fois le concile a cherché à recentrer la compréhension théologique de l'Église, en rupture avec la théologie de l'époque tridentine, et à la fois il ne peut rompre totalement avec les compréhensions de l'Église héritées des siècles précédents.

Lumen gentium

1. Le mystère de l'Église 1-8
2. Le Peuple de Dieu 9-17
3. La constitution hiérarchique de l'Église et spécialement l'épiscopat 18-29
4. Les laïcs 30-38
5. L'appel universel à la sainteté dans l'Église 39-42
6. Les religieux 43-47
7. Le caractère eschatologique de l'Église en marche et son union avec l'Église du ciel 48-51
8. La bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, dans le mystère du Christ et de l'Église 52-69

Après le concile, deux courants se sont affrontés, parfois violemment, dans l'Église romaine : ceux qui pensaient qu'il fallait lire le Concile dans sa compréhension de continuité, et ceux qui voulaient aller plus loin.

Le pape François est le premier pape à n'avoir pas vécu le Concile, qui restait très euro-péo-centré. Il le reçoit avec discernement.

Alors que Vatican II avait fait venir les confins de l'Église à Rome, François essaie désormais de faire vivre l'Église dans ses confins. Gaétan Supertino, « 60 ans de Vatican II : cinq questions sur le concile qui a ouvert l'Église à la modernité », https://www.lemonde.fr/le-monde-des-religions/article/2022/10/09/60-ans-de-vatican-ii-cinq-questions-sur-le-concile-qui-a-ouvert-l-eglise-a-la-modernite_6145037_6038514.html , consulté le 8 octobre 2022.

Ses façons de faire reprennent de nombreuses questions abordées par le Concile : articulation entre Rome et les Églises locales et/ou régionales, place des laïcs, ... Cependant, ces questions sont largement déplacées par rapport aux grilles de compréhension qui étaient mises en œuvre dans les décennies précédentes.

Églises en crise dans un monde en crise

Mais nous l'avons vu, les périodes de profonds changements s'étalent sur des longueurs de temps très longues. La réforme grégorienne a pris près d'un siècle et demi. L'Église va continuer à se renouveler, à profondément changer. Mais cela ne pourra pas se faire sans passer par les profondes douleurs de l'enfantement.

J'ai mis le mot Églises au pluriel dans ce dernier titre, pour exprimer ma conviction que la prochaine étape sera une étape de réconciliation entre Églises.

Une question majeure que les Églises devront affronter dans ce nouvel âge de l'histoire chrétienne est celle de trier dans ce que les siècles précédents nous ont apporté de pratiques, dogmes, habitudes, ... pour faire vivre une Église à la fois une et plurielle, seule viable dans un contexte de mondialisation.

Les questions qu'il faut aborder en Église ne sont pas du ressort de l'Église seule : mondialisation, bouleversements climatiques, crise de l'autorité et des institutions, remplacement de la solidité des organisations pyramidales en réseaux fluides et insaisissables, vulnérabilité et mobilité des personnes, individualisation du croire et fragilité des inscriptions sociales... L'Église et es Églises ne sauraient échapper au monde contemporain.

Dans les prochaines décennies, il faudra se transformer profondément. Les Églises, toutes les Églises, car il s'agit de ne pas s'enfermer dans le catholicisme romain, devront apprendre à articuler la fidélité à Jésus-Christ et le discernement sur le présent, pour ouvrir un avenir à l'écoute de l'Esprit. Il sera nécessaire d'assumer le statut de minorité en diaspora des chrétiens, et de le considérer comme le lieu de la mission de l'Église au XXI^e siècle. Les Églises devront apprendre à vivre l'unité dans la diversité des expressions de la foi chrétienne, inventer des formes multiples et adaptées de vie en Église et de ministères.

Toutes ces questions font ressortir la tension eschatologique de l'Église : nous sommes habitants d'un monde fragile et citoyens du ciel. Notre citoyenneté du ciel ne nous affranchit pas des questions du monde, le contexte dans lequel nous devons annoncer l'Évangile pour être germe du royaume nous est donné, nous ne pouvons le façonner à notre guise.

Il nous faut garder l'espérance : l'Esprit travaille son Église de façon parfois surprenante et inattendue, nos plus belles constructions humaines tombent en ruine malgré nos efforts. On peut se demander si les multiples vicissitudes que subit l'Église aujourd'hui ne sont pas la façon dont Dieu s'exprime pour la forcer à quitter les apparences sûres des rivages connus pour avancer en eau profonde.